

# **Voyage Biographique I**

En passant par les chiens

Première partie

## I

Une sorte de chose tourne inlassablement, inlassablement comme si elle cherchait à se détendre et comme si elle souffrait. Elle tourne sur elle-même, sur son propre corps, elle se contorsionne dans une pièce sombre. Le monde dehors est à peine audible. On entend le souffle lent d'une chose qui halète ... Il fait chaud, très chaud, sous les couvertures. Je tourne inlassablement. Une main semble venir de loin et s'approcher de mon visage, une main qui tient un revolver et en appuie le canon sur ma tempe. Au loin, pas très loin, il y a mes pieds. Je ne m'en soucie pas. Ils sont l'un sur l'autre, croisés. Les jambes serrées nerveusement, suivent les pieds et maintiennent ainsi l'ensemble du corps en équilibre, en équilibre pas très libre, les jambes l'une sur l'autre pour maintenir le corps qui semble tourner sur lui-même. Plus haut, c'est à dire plus près de mes yeux, les cuisses s'aplatissent puis s'écartent, s'aplatissent puis s'écartent, inlassablement. Plus près encore, c'est le bas-ventre qui frémit légèrement. Au milieu, le sexe roule d'un côté, de l'autre, roule et gonfle un peu. Le ventre bat imperceptiblement sous la pulsion du sang qui passe, qui descend du cœur ou en remonte, qui suit un tuyau, un chemin tout tracé sous la peau; la peau blanche et veinée de violet bat aussi par endroit. En se rapprochant encore, c'est la poitrine qui monte, qui descend avec deux renflements, deux renflements de seins qui se froissent, se défroissent... Une palpitation à peine régulière soulève l'ensemble. Puis une main glisse, ce n'est pas vraiment une chose, elle monte le long du corps, caresse des formes, s'arrête parfois, attend, se pose sur un sexe d'homme. Elle monte, ensuite elle descend. Je ne suis ni bien, ni mal, je ne vois rien d'autre que le bout d'un nez lorsque j'essaie d'apercevoir tout un corps, un corps qui se cache sous les couvertures, qui semble vouloir tourner sur lui-même, une cuisse contre une autre cuisse pour se maintenir en équilibre. Alors, je ferme les yeux lourdement et quelque chose s'en va au loin, une chose qui tourne sans aucune raison en dehors d'un corps, en dehors de moi...

Une chose tournait comme si elle souffrait mais aussi comme si elle voulait se délasser perpétuellement. Elle était devant une pièce sombre, juste devant la porte, sur le seuil. Le soleil brillait, la porte était ouverte. A l'intérieur de la pièce, il y avait une fille qu'on appelait peut-être Marie. Elle lisait à voix haute. Moi, je regardais la chose se mouvoir en rampant sur le sol. Un chien devant la porte gémissait faiblement en la regardant tourner. On pouvait voir sa queue se dresser fièrement. Lorsque la chose s'approchait trop près, le chien reculait mais dans ses yeux ce n'était pas la crainte, il jouissait. Son ventre se soulevait alors plus rapidement. La chose souffrait certainement, peut-être voulait-elle se débarrasser d'une douleur? Une douleur semblait sortir d'elle à chaque mouvement. On ne la voyait pas mais on le devinait. Quelque chose d'étranger, à l'intérieur d'elle-même, sortait; ça ne cessait de sortir, c'était un plaisir, c'était une douleur aussi bien. La chose bougeait un bras et mollement le laissait retomber puis, c'était une jambe puis le tronc tout entier; jamais elle ne s'arrêtait et pourtant à chaque instant, ça paraissait finir. Un bras était jeté en avant contre le seuil alors qu'une jambe derrière se tendait; un autre bras se pliait lentement, une autre jambe se rapprochait du tronc puis, encore plus

lentement, ce qui était plié se tendait, ce qui était tendu se pliait... Et ainsi le corps basculait, oui, comme si la chose avait voulu avancer et ramper jusqu'à nous. C'était une sorte de sac informe rempli de vie; un sac comme un corps qui nous ressemblait. Je regardais la chose, Marie lisait. Le soleil entrait par la porte tout simplement. Le chien était devant. Il remuait sa langue qui pendait, ses yeux brillaient. Pendant que nous ne bougions pas, il s'approchait en frémissant de la chose sans oser y toucher -sans oser avec derrière lui la queue très droite et, devant, la langue très rose ... Les pieds de Marie sont sous ses fesses, elle lit. Le chien est dans la cour. La voix de Marie est monotone dans la pièce et le chien semble pleurer ou jouir. Il tourne à plaisir autour d'une chose qu'il ne comprend pas; la chose tourne sous le soleil ...

Dans notre pièce il faisait assez sombre, les rideaux étaient tirés pour nous protéger de la chaleur. Il faisait chaud, très chaud. Des jours comme celui-ci, on ne pouvait rien faire qu'attendre, ainsi attendait-on. La pièce était presque noire, lorsqu'on regardait dehors, le soleil était très blanc. La chose se tordait en se désarticulant. Elle faisait mal à voir. Le chien remuait sans cesse, s'éloignant, se rapprochant, au gré des mouvements imprévisibles qui traversaient la chose. Parfois, il détournait la tête et s'en allait plus loin comme s'il en avait assez mais on sentait bien qu'il ne pouvait résister, la chose inévitablement l'attirait. Du temps passa ainsi et... Et déjà le chien prenait la chose entre ses dents, il la retournait, la secouait, la lâchait, la reprenait; brutalement il la jetait, alors la chose n'était plus la chose, c'était un objet, une poupée, qui volait dans les airs... Puis par hasard, la chose retomba sur le seuil et Marie, sans lâcher son livre, lui donna un fort coup de pied. On entendit un son mat, la chose se trouva projetée dans notre pièce. Elle fit, en tombant, un bruit très sourd comme s'il étouffait lentement dans son corps. Cela dura un peu. Elle devait peser très lourd. Le chien regarda alors Marie, Marie fit un signe. Le chien pleura... Et durant de longues heures, on avait regardé la chose se déplacer avec lenteur, se relâcher et se tendre sans oser la toucher, curieux d'elle comme d'un jouet très étrange, un jouet vivant. Nous étions attentifs à tous ses mouvements, attentifs un moment puis, distraits par n'importe quoi: le soleil trop blanc, la granulation du sol ou la fraîche pénombre pourquoi pas? Et Marie lisait, sa voix se déplaçait dans quelque coin de la pièce, passait au-dessus du corps qui bougeait, venait vers nous, la voix semblait tourner autour de nous dans l'ombre et parfois, étrangement, s'en allait vers le soleil. Le chien attrapait les mouches qui passaient devant lui. On entendait: « clac ! ». La mouche n'était pas toujours prise et, souvent, la bouche du chien claquait dans le vide -le vide était peut-être aussi dans la voix de Marie qui revenait du dehors, le vide ou les mouches? Ça bourdonnait dans la demi-obscurité. La chose continuait. On aurait dit qu'à chaque mouvement, elle se faisait plaisir, qu'elle ne cessait de se délasser d'une fatigue immense. A chaque mouvement, épuisée par la chaleur, on croyait entendre le bruit d'un souffle de contentement. Chaque mouvement lui coûtait certainement mais en même temps semblait lui faire plaisir. Elle trouvait sur le sol, la fraîcheur dont elle avait probablement besoin. Peut-être qu'elle avait la fièvre? Elle était molle, malsaine comme un vieux sac de farine. Elle nous déplaisait par l'indécence de ses gestes voluptueux.

Elle ne voyait personne, elle s'écoutait, se grisait de son plaisir ou de sa maladie. On ne la regardait qu'avec peine, on ne voulait pas, on écoutait la voix de Marie, on détournait la tête mais on était comme attirés Elle se ramassait, se délassait, s'étirait, se recroquevillait, sans cesse elle nous déplaisait. Nous avions peur qu'elle nous touche, elle nous dégoûtait; se laisser aller ainsi, devant nous, indécence, caprice, « pouah ! ». On écoutait une histoire que racontait Marie et Marie lisait dans un livre. Le soleil, le chien et la pièce se tenaient autour, et la chose bougeait. Alors Marie, Marie qui en avait marre, se leva et donna un grand coup de pied dans ce sac de corps. La chose s'envola, passa près du chien dont la gueule se ferma. Ce n'était pas une mouche qui passait, c'était plus gros et on n'entendit aucun clac.

Le chien courait dans tous les sens, son ventre remuait vivement. Sous le soleil, la chose voltigeait, « Comme c'est amusant! », elle retombait, bougeait un peu. Elle n'avait pas le temps de tourner sur elle-même. Le chien la reprenait aussitôt à pleines dents, la secouait férocement, elle se désarticulait, un bras pendait puis c'était une jambe, une jambe qui traînait dans la poussière et le chien, le chien lui, il trottait fièrement ... Puis la chose fut morte, le chien pleura et, remuant d'une patte le corps mort, nous regarda.

Que pouvions-nous y faire?

Plus tard, nous sortîmes. La fraîcheur était venue. On en avait assez de l'ombre. Nous nous penchâmes ensemble sur le sac, le chien nous regardait, « le pauvre! ». Nous ne pouvions faire revivre la chose, il restait près de nous, renflant, geignant et moi, je lui donnais des coups de pieds pour qu'il s'éloigne. On entendait le bruit de papier froissé du livre de Marie dont les pages tournaient sous la brise. Elle le tenait distraitement en se penchant sur le corps qu'avec ma chaussure, je soulevais prudemment. Il n'y avait pas de marque de sang mais une sorte de farine noirâtre s'échappait du ventre déchiré. « Du son? » J'en ramassai une poignée et la montrai à Marie, Marie qui souffla dessus et ainsi m'aveugla. C'est ainsi que je lui avais pris le livre, que je l'avais jeté dans les airs et que le chien l'avait déchiqueté. On s'était un peu battu ... C'est ainsi que Jojo, que Marie, s'étaient calmés alors que descendait la fraîcheur du soir. Ils s'étaient ensuite serrés l'un contre l'autre. Sur l'herbe leurs pieds nus se touchaient en jouant, leurs corps remuaient comme s'ils dansaient, ils riaient ... Ils placent ainsi leur corps l'un contre l'autre, s'enserrent avec leurs bras, puis ils se laissent tomber et roulent le long d'une petite pente; leurs corps tournent, tournent sur eux-mêmes, ils roulent ensemble dans l'herbe fraîche, ils roulent jusqu'à ce que les têtes se brouillent; ça tourne dans les têtes, « elles se dévissent ». Ça tourne un peu... On voit très bien une main qui monte avec un revolver: il faudrait une balle qui dévise la tête... Les têtes « leur tournaient » comme on disait. En bas de la pente, les corps s'arrêtaient, ils se séparaient. Puis chacun remontait seul. Les bras se balançaient, les têtes se séparaient, les ventres haletaient puis ils recommençaient, l'un contre l'autre, ils dévalaient. Marie et lui, lui et Marie; c'était un jeu qui faisait tourner les têtes, un peu comme si on « perdait la tête ». Cela durait longtemps, pouvait durer très tard dans la nuit mais la mère les appelait toujours. Alors ils rentraient en soufflant, le visage si rouge que le sang semblait vouloir sortir

d'eux ... Alors ils rentrèrent, le soir était venu. Le chien se tenait dans un coin, tristement. Il serrait entre ses pattes les restes du livre déchiré au milieu de quelques os blancs... Je suis fourré sous les couvertures. Je me regarde de loin, il fait chaud. Le soir est venu sans bruit. Je me délasse en fermant les yeux, il semble que ça n'aura pas de fin, toujours je me délasserai et toujours il y aura fatigue. Lorsque je suis sur le côté, je suis mieux sur le ventre et sur le ventre, c'est le côté qui me tente, ainsi je tourne lourdement et jette mes bras et mes jambes dans les coins frais. Je pourrais continuer longtemps à me détendre avec mon sac de corps envahi de torpeurs étranges, je pourrais continuer pendant mille ans, tournant autour de quelque chose comme pour m'en défaire. Des pressions m'habitent, je vois mon propre corps, d'abord les pieds, puis les cuisses, ensuite curieusement une main qui monte, qui descend le long du corps, une main qui s'arrête sur un sexe d'homme, qui monte, qui descend ... ; cela pourrait durer inlassablement et se répéter, se répéter... Alors, il arrive que vienne une autre main qui tient un révolver, qui s'approche de la tempe et qui presse, presse la gâchette en silence. En silence, une balle se déplace mais elle n'atteint jamais rien ; c'est comme si elle s'engluait sans cesse dans de la gélatine épaisse. Ainsi il ne se passe rien. Un bras descend dans la fraîcheur des draps, une cuisse s'écarte d'une autre cuisse. Le sexe roule, le corps tourne, tandis qu'ailleurs, ils rentrent parce que la nuit est venue, que la mère le dit et qu'ils ont faim... Faim d'une chose qui tournerait longtemps dans la bouche, comme un bonbon... Une chose qui tourne pendant qu'on l'observe et qu'un coup de pied nous en débarrasse, qu'on l'observe et qu'un coup de pied ... « Ô, comme c'est joli dans les airs ! »

## II

Jojo est au bout du stade qu'on appelle le Terrain ; le stade, le Terrain, c'est pareil ... Il était tout au bout, à l'endroit on plus tard se tiendrait une porcherie, là où, pour l'instant, il n'y avait qu'un enclos à cochons. Lorsqu'il pense aux chiens, à sa peur des chiens, il ne peut s'empêcher de voir surgir l'enclos. Il est certainement devant mais il ne se voit pas, il devine qu'il se passe quelque chose mais il ne sait pas quoi. Il y avait des cochons qui geignaient, qui grognaient en se roulant dans la boue. Ils se vautraient en tournant sur eux-mêmes avec leurs ventres énormes, leurs oreilles tombantes; ils tournaient à plaisir et ainsi se délassaient. Jojo était devant l'enclos comme un idiot, il pleurait ... Les petits gorets sont près des mères, la mère de Jojo est près de lui. Elle se penche au-dessus de la barrière de l'enclos juste pour voir, pour observer quelque chose qu'il ne voit pas et qu'il pense être lui, lui dans l'enclos?

Derrière tout ça, il y a le château qui est là depuis des siècles. Sous la tour, on a trouvé des éperons de chevaliers.

Après le repas, ils avaient décidé de faire un tour. Le Terrain venait juste d'être aménagé. On avait appris que des chevaliers passaient autrefois par là et qu'ils chevauchaient de larges montures, engoncés dans de lourdes armures. On en avait parlé en allant vers l'enclos. On avait enjambé quelques fouilles ... Jojo est par terre. Les petits cochons sont avec les mères. Sa mère est à son côté et les autres, qui l'accompagnent, jettent des cailloux sur les dos roses des truies. Ça court en tous sens dans l'enclos et Jojo pleure comme s'il avait peur ... On le prend sous les aisselles, on le tient suspendu dans les airs au-dessus des dos roses. Il se débat, il gesticule. On fait comme si on allait le jeter en pâture aux cochons. Il crie, il pleure. « Qu'est-ce que t'as à pleurer comme ça? ». L'enfant essaie de mordre mais ses dents se referment dans le vide: « clac! » Des mains le tiennent, ses jambes pédalent en tous sens, ses mains cherchent à écarter les doigts, tout ça ne sert à rien, on le tient fermement. Alors, ce doit être un dimanche où il faisait beau, ils sont tous là qui se penchent, qui rigolent de le voir suspendu, « on dirait un pantin », tous ceux de la famille qui plissent des yeux sous le soleil. « N'aie, pas peur, n'aie pas peur ! ». Les dents mordent de l'air, « clac! », les mains le serrent puis ..., puis elles le lâchent tout au bord de l'enclos. Il est assis dans l'herbe à côté de la barrière. Les adultes ne s'occupent plus de lui. Il est là et ça tourne: lorsqu'il voit un chien qui s'approche, c'est toujours une scène comme celle-là qui vient, un gamin, lui, devant l'enclos et les cochons derrière. Puis il suffit de poursuivre, des dos roses qui sautent, des mamelles qui pendent et les gorets derrière ... Derrière il y a le château, depuis des siècles, il est debout avec sa grosse tour. En aménageant le stade qu'on appelle le Terrain, on a trouvé des éperons très anciens. Des chevaliers défilent devant les yeux de l'enfant tandis qu'il pleure auprès de la barrière. Les cochons sont derrière. Jojo se voit très bien tournant le dos à l'enclos et regardant le Terrain, « dessous, on a trouvé des éperons qui dataient de très longtemps », des temps peuplés de chevaliers; et ça galope avec de longues armures de fer ... Autour de lui, on bavardait. Des voix tournaient au milieu des grognements des bêtes puis elles s'éteignaient ... Il fait soleil, c'est presque certain. Moi, je

tourne autour de ceci : un corps gesticulant dans l'air, un corps assis dans l'herbe. Autour de cette scène, il y a la peur, c'est certain puis le soleil, la mère, le père, l'oncle et peut-être la grand-mère mais il s'agit d'autre chose. Oui, c'est à cause d'un chien, de la peur des chiens plutôt. Une peur irrationnelle qui traîne avec et se répand sur la scène. Plus tard il a lu que la peur anormale d'un animal est comme la peur du père, ou du moins, y a quelque chose à voir. Maintenant qu'il l'a lu, lorsqu'il pense aux chiens, il pense au père. Qu'y faire? Ensuite la peur des cochons s'accroche à la peur des chiens, à moins que ce ne soit l'inverse. Tout ceci forme quelque chose et ça pousse devant soi, ça pousse indéfiniment ...

Un enclos, une barrière au-dessus, un corps suspendu dans les airs. L'enfant aimerait qu'on le dépose, qu'on le laisse en paix, qu'on le lâche mais on le tient ferme. Il crie très fort comme si on lui coupait le cou. Il se débat comme un diable. Peut-être que des gens passent par là et qu'ils commentent ... Des fenêtres s'ouvrent, de vieilles femmes font des yeux ronds, des yeux qui n'expriment rien parce qu'ils ne comprennent pas très bien. Ils se contentent de regarder, attirés comme des animaux par les cris dans l'après-midi, des cris d'enfant, de cochons, dans le silence normal d'un dimanche. Dans le silence normal d'un dimanche s'est glissé quelque chose qui ne devrait pas tout à fait exister. Lorsque les yeux voient la scène, ils s'arrondissent curieusement, très ronds les yeux parce qu'ils s'interrogent, qu'ils ne comprennent rien et qu'ils sont attirés comme des curieux. Ils voudraient bien savoir mais la scène les aveugle. Cette scène qui tourne et que Jojo voit. Tout cela est possible. Les fenêtres peuvent très bien s'ouvrir et laisser apparaître de vieilles têtes, des gens peuvent passer pas très loin de l'enclos. Il reste que Jojo est suspendu au-dessus des dos roses qui se cognent et s'écartent sous le soleil, dérangés par des humains qui sont venus les voir. C'est dimanche ... Les adultes se lassèrent des cris de Jojo, la mère, le père ou quelqu'un d'autre insista pour qu'on le laisse et qu'on le dépose dans l'herbe qui était curieusement mélangée de sable depuis qu'on avait aménagé le Terrain. En contrebas, il y a un verger. On peut le voir, des prunes pendent dans les arbres, les arbres penchent, de longues branches s'écartent des troncs courbés et tendent leurs rameaux vers le ciel. Du lichen s'accroche à l'écorce, ça semble remuer à travers les larmes. Jojo imagine aujourd'hui des prunes éclatées, la chair jaune et la peau violette sur l'herbe rase. Il était assis et tapait des pieds. Il était en colère et le montrait. Personne n'y faisait attention. « Tu peux toujours crier! » Les adultes lui tournaient le dos et jetaient de petites pierres. Parfois elles étaient assez grosses et pouvaient faire mal, pas très mal sur les dos gras. Les adultes bavardaient tranquillement après le repas de midi. C'était un dimanche, ils avaient beaucoup mangé comme on le fait, le dimanche, dans les familles, comme on le fera encore longtemps. Et l'enfant frappe le sol avec ses pieds, idiotement. On lui a mis des cuissettes, ce qu'on appelle des shorts, il n'aime pas ça. Ce qu'il aimerait vraiment, c'est être plus grand et porter des pantalons. La tour des chevaliers est sur le côté, il s'amuse à la regarder du coin des yeux sans tourner la tête. A travers les larmes, elle se déforme. Il geint et s'amuse avec ses yeux, comme s'il louchait. Il les promène d'un bord à l'autre, ça l'intrigue et le distrait. Il recommence mille fois.

Puis il se traîne sur le derrière jusqu'à la barrière et ainsi il se glisse dans l'ombre des adultes qui ne voient rien, « les idiots! ». Il est dans l'ombre de leurs corps, il en sort, il s'amuse ainsi. Personne ne s'en aperçoit. Jojo s'était glissé en eux, eux les idiots. Alors soudain un porc se jette contre la barrière juste à côté de lui. Alors il cria de peur, une ombre l'avait traversé, il pleura encore. Il cria comme un porc qu'on égorge. Ce bruit aigu agaça tout le monde, la famille se retourna. S'il n'avait pas de raison d'avoir peur, il allait en avoir une. Des mains -c'était peut-être la mère, le père ou l'oncle, on ne sait pas- des mains l'agrippèrent et le déposèrent dans l'enclos: « tu vas voir! ». Les cochons s'éloignèrent ... Il hurlait comme si on l'égorgeait. Une lame fine lui traversait le cou. On l'égorgeait comme un porc, il était comme un cochon. Il ne se releva pas, il resta assis. Des cochons le regardaient comme s'ils réfléchissaient profondément ; et les petits, tout autour des mères, cherchaient à se cacher. De tour, il n'y avait plus. De chevalier non plus. Il avait peur, très peur qu'on le mange. « Y vont pas te manger ! » disait l'Oncle. Il essaya de s'accrocher aux vêtements des adultes, à la robe de sa mère, « Tu me salis! », une robe en jute comme un sac, une robe très belle qui se soulevait un peu sous la brise. La robe recula. Il ne voyait pas sa mère -sa mère prise dans un sac? Ses mains cherchèrent d'autres prises. « Tu va nous saloper! y vont pas te faire de mal ! » disait l'Oncle. Alors peut-être qu'il s'était mis à rouler par terre, qu'il s'était traîné dans la boue, qu'il avait tourné sur lui-même de rage et de dégoût; alors peut-être que des vieilles avaient plissé leurs yeux pour mieux voir derrière les rideaux. Leurs visages s'étaient approchés pour comprendre ou pour aider mais leurs yeux s'étaient fermés car elles avaient compris que l'enfant méritait son sort. « Qu'a-t-il à crier comme ça, y vont pas le manger! ». A moins qu'elles ne le plaignissent et qu'une ombre de dégoût passa devant leurs yeux avant de se fermer. Peut-être qu'il tournait dans la boue parce que ça lui faisait du bien, peut-être qu'une maladie sournoise roulait son corps? « Personne ne viendra te sauver. Tu te débrouilles! » Il fallait bien pourtant qu'il s'en débarrasse, qu'il agisse, qu'il trépigne pour s'en défaire ou que le sol s'ouvre enfin pour l'emporter loin de tout, ailleurs, dans les vergers remplis de prunes éclatées; ailleurs au-delà de la tour, dans les bras de la mère, du père qu'il cherchait désespérément avec ses mains pleines de boue; lesquels reculaient, « relève-toi » en faisant de gros yeux, des yeux rouges qui s'agrandissaient lentement tandis que leurs bouches restaient fermées. Les cochons étaient au fond, il n'y avait aucun danger. Tout cela ressemblait à du théâtre -de la peur pour rien? Il n'y avait qu'un gamin pleurnichard qui se vautre, une honte d'enfant qui avait peur, terriblement peur en attendant que la mère l'emporte loin d'ici et le fasse disparaître dans ses bras en lui racontant le temps où les chevaliers avaient de longs éperons pour aiguillonner leurs chevaux; oui, c'est ça, comme ceux qu'on avait trouvé en aménageant le terrain, le terrain qui était vraiment grand, où le sable avait remplacé l'herbe.

Il se voit ainsi assis devant l'enclos; le reste suit ; de toute manière ça fait son chemin et constamment lorsqu'il pense au chien, ça revient, ça se dévide et ça tourne. On passe, on ne sait trop comment du père au chien ou plutôt du chien au père lorsqu'il a peur d'un chien puis,



de père à peur et quoi encore? Oui, comme si on l'égorgeait avec toutes ces images, ces suites et ces amas qui se bloquent les uns dans les autres, forment des figures qui s'appuient sur d'autres figures, des formes sur des formes puis ça s'amollit en une masse lourde qui lentement se meut en jetant un à un des bras, en retirant des sortes de jambes avançant, avançant sur le sol et dans la brume du cerveau, rampant de longues heures et parfois se cristallisant, en des formes géométriques qui mollement se figent ...

Il tourne sur lui-même comme pour se défaire de quelque chose; il aimerait que le sol l'emporte loin de l'enclos; il s'ouvrirait comme une porte juste au-dessous de lui et il y aurait un autre monde avec son soleil ... Il tourne, il tourne dans la boue, il tourne dans des draps, il se protège dans des bras. Cela ne veut rien dire mais c'est avide, ça a faim; ça mange. C'est ainsi que je le dis, je tourne, je tourne sans former aucun cercle, aucune ronde, allant d'ici à là en circulant dans le temps, d'un stade avec sa tour au bout et un enclos avec des bêtes dont on voit les dos roses qui sautent, les mamelles qui pendent, de grands corps roses qui se vautrent, se vautrent voluptueusement dans la boue froide, sous le soleil ... , et les petits tout autour des mères qui crient, qui réclament quelque chose ...

## III

La porcherie, c'est un long bâtiment bas à coté de l'enclos. A l'intérieur il y fait sombre, « comme ça la viande est plus blanche ». Les cochons très serrés se mangent parfois entre eux, lorsqu'ils aperçoivent le sang, ils ne peuvent faire autrement, c'est plus fort qu'eux. Ils mordent, ils mâchent avec frénésie en secouant leurs têtes. Certains n'ont plus de queue, d'oreilles ou de museau, on les leur a mangées. Les cochons croquent tout ce qui saigne; ça les attire. A l'intérieur de la porcherie, il y a beaucoup de bruit, il y fait noir. Les cris se cognent contre le toit et tombent sur les dos des porcs qui n'en peuvent plus de s'entendre eux-mêmes. Ils hurlent et ça retombe. Les grognements tournent autour d'eux et ça les énerve terriblement. L'été, il fait si chaud que certains meurent. Ils se laissent alors tomber et les autres avec leurs groins, les retournent, les reniflent puis les déchirent. On retrouve des cadavres qui empestent, la tripe à l'air et vautrés dans la boue. Plus tard dans un trou, on les recouvre de chaux ... Le toit du bâtiment est en fibrociment, petit à petit des lichens s'y sont incrustés, ainsi le bâtiment s'est intégré, il fait partie du paysage ... Oui, l'été, il fait si chaud que des cochons meurent dans l'obscurité. Une sorte de puanteur s'installe sur le Terrain. On ne peut y jouer: « ça pue, ça pue ! » et on s'en va courant en se pinçant le nez pour échapper à tout ça. Derrière le bâtiment, il y a plein d'orties. Personne n'entretient ce bout de terre. « Qu'est-ce qu'on pourrait en faire? » L'été, il fait si chaud qu'on a toujours envie de se baigner dans l'étang ... Un enfant maintenant se tient l'épaule, il arrive par un petit sentier au milieu des orties. C'est Jojo qui se dépêche. Il est en retard, il a fait une bêtise. Il se tient l'épaule, on dirait qu'il a mal, et les cochons crient plus fort. Il se penche à une petite lucarne pour voir ce qu'ils ont. Il ne voit rien d'autre qu'une longue rangée d'auges et quelques yeux qui brillent. Il a mal, quelques larmes coulent sur ses joues. Il se tient l'épaule, ça lui déforme le corps comme la sœur de Jean-Louis. On dirait un handicapé. Derrière le pignon de la porcherie, il y a un trou dans la haie. On se glisse au travers, non, pas encore. Jojo disparaît et c'est Jean-Louis qui vient en se tenant l'épaule tout pareil. Il passe devant la ferme de l'oncle et dit en pleurant qu'il s'est fait mordre par le chien. « Qu'est-ce que tu nous racontes? » dit l'Oncle qui n'y croit pas. Jean-Louis vient de passer par le trou de la haie, il passe devant la ferme. On tourne: de Jojo à Jean-Louis, il y a l'épaule, la main sur l'épaule qui semble ainsi contenir une douleur; ça fait un corps déformé, puis ce sont les cochons à nouveau aux ventres déformés. Puis, c'est Jojo qui se dépêche, « faut qu'j'me dépêche ! ». Il se tient l'épaule mais curieusement ce n'est pas là qu'il a mal mais à la lèvre inférieure qui est toute gonflée. Il revient de l'étang, ça saigne, ça saigne. Il ne faut pas toucher; ça va tacher son pull, »"faut que j' fasse attention! ». Il n'avait pas le droit de se baigner dans l'étang, c'était interdit, tout simplement. C'était dangereux, disait-on. On risquait d'être emporté par le courant jusque dans les pales du moulin en contrebas. « Alors, tu deviendrais de la chair à saucisse. On te broierait comme un cochon » On n'a pas le droit mais on y va quand même. On passe par le trou de la haie tout au fond du Terrain pour qu'on ne nous voie pas.

Il nageait bien, Jojo. Il était toujours le premier pour plonger. Il restait le plus longtemps sous l'eau et en sortait tout rouge. Il disait: on le fait sans les mains? Et il nageait sur le dos sans s'aider de ses mains. On disait que ce n'était pas facile, « presque impossible! », et c'était possible. L'endroit le plus profond de l'étang se situait près de la bonde qui était comme un gros bouchon fait d'un tronc d'arbre. Souvent lorsqu'ils arrivaient, la bonde était ôtée ; alors il fallait demander à un grand de la remettre en place. Ça aussi, c'était interdit. Ensuite, il fallait attendre que l'eau monte. Les enfants restaient là et faisaient n'importe quoi. Ils se roulaient dans l'herbe, leurs têtes se dévissaient. C'était à celui qui irait le plus vite. Parfois, ils jouaient à se pousser jusqu'à ce que l'un d'entre eux tombe dans la vase, « je vais le dire à ma mère ». Alors ils se calmaient un peu, la boue les apaisait. Ce jour-là, ils étaient passés par le trou de la haie. Gilles avait apporté un vélo très grand qu'il était interdit de prendre. C'était un vélo avec des freins à moyeux, comme on disait. Le vrai nom c'est à rétropédalage. Jojo descendait à toute vitesse, après tant d'autres, il l'essayait. Autour, on criait: « sans les mains, sans les mains! » Et il avait levé les mains comme un prisonnier. Il serrait les fesses. Il ne bougeait pas, regardait droit devant la lui, la route filait. Une sorte de griserie l'emportait, en même temps, il avait peur. Il n'osait pas freiner, « plus vite! Plus vite! » criaient les autres qui attendaient leur tour. Et c'était des « bravos ! », des « attention! » ... Le vélo était très lourd, il roulait rapidement. La route descendait en serpentant puis, elle faisait un faux plat qui s'élargissait le long de l'étang. Pour arriver jusqu'au bout, il fallait se laisser descendre sans freiner. On le faisait sans les mains. On avait abattu un arbre, sur la route il y avait des morceaux de bois écrasés, des bouts d'écorce déchiquetés parsemaient le goudron, des morceaux fibreux comme il y en avait aussi dans le petit bois qui bordait l'alpage au-dessus du village, là où le chien qui avait mordu Jean-Louis avait été tué par un chasseur méchant. Des morceaux de bois, de l'écorce, se décollaient des troncs parce que les vaches s'y frottaient pour se gratter. Elles restaient-là les jours d'orage et les arbres avaient des plaies blanches à la hauteur de leurs cous. Le sol était boueux à force de piétinements. On voyait des centaines d'empreintes de sabots. Les jours d'orage, comme elles ne savaient pas quoi faire, elles se grattaient. Ensuite, on avait l'impression que les arbres étaient malades ... Le vélo filait, il suivait docilement la route et les virages mais les morceaux de bois jonchant le sol subitement le dévièrent ; la roue alors se bloqua et Jojo vola dans les airs - on dirait un pantin. Il tomba dans le fossé, il se couvrit de boue. Un grand dit: « ne le touchez pas ! » Et tous ils le regardaient en silence. On ne sent presque rien, on est étourdi puis, on nous relève. Un grand nous amène chez sa mère. Les autres, ils ont honte. La mère nettoie la plaie, la lèvre saigne. Il ne faut pas la toucher, « il faut te retenir sinon ... » Et c'est ainsi qu'il se tenait l'épaule en rentrant chez la grand-mère et que, de l'épaule maintenant, il avait glissé à Jean-Louis qui s'était fait mordre à l'épaule par le chien, « le salaud ! ». Le chien pourtant il le connaissait bien. C'était un bon chien mais il avait peut-être voulu lui botter les fesses ... Jean-Louis passe et ne cesse de passer devant la ferme. Sa sœur se tient bizarrement, une de ses épaules est plus hautes que l'autre, elle est handicapée. Elle met souvent la main dessus

comme si elle avait mal ... Lorsque Jojo arriva à la maison, on lui demanda ce qu'il avait fait. « Tu t'es bien arrangé ! » avait dit l'Oncle. Il n'osa pas parler du vélo. Il dit être tombé en courant derrière un ballon. « Qu'est-ce qu'il est bête ! » L'oncle ne le crut pas. Jojo pleurait doucement, il mentait. La grand-mère dit qu'il fallait qu'il aille chez le docteur: « on n'a pas idée ... » Il dut monter dans sa chambre pour se changer. Il faut être propre pour aller chez le docteur. Le chien le suivit, ce qui était interdit mais personne ne s'en aperçut. Il monta derrière Jojo et lécha une à une les gouttes de sang qui tombaient sur le plancher. Jojo s'accrocha au cou du chien, il avait mal, il avait peur. Le chien lécha la plaie. Ça faisait du bien ... Après l'accident, tous les copains partirent séparément pour ne pas qu'on les remarque. Gilles ramena le vélo et le rangea en passant par le trou de la haie. Il se griffa les jambes. Le village ce soir-là fût plus silencieux que d'habitude ... D'habitude, les repas se déroulaient dans le calme, mais ce soir-là, il y avait des pleurs et la voix de l'Oncle grondait. Jojo mentait, il lui semblait possible d'être tombé en courant derrière le ballon, « ça peut arriver ». Mais on ne le croyait pas. Toute l'après-midi ils avaient nagé dans l'étang puis il y avait eu le vélo. Ils avaient joué à s'enfoncer sous l'eau, « on fait du sous l'eau », et à rester le plus longtemps possible. « On regarde comment ça fait? » Ça fait qu'on est tout rouge quand on sort. Le sang est juste dessous la peau, il pourrait gicler. « Si tu presses fort, ça saigne ! » Sous l'eau, ils se regardent avec des yeux ronds. « Ça fait une drôle de caboche ». Ils recommencent mille fois pour voir mais ils rigolent tellement qu'ils n'en ont pas le temps et souvent ils boivent la tasse. Ensuite ils crachent l'eau, « pouah! Comme des cochons ». Pour bien s'enfoncer sous l'eau, il faut lâcher l'air qu'on a dans les poumons. Alors, on voit des bulles qui remontent et le corps lentement descend comme s'il était aspiré par la vase. Sous l'eau, le corps est comme mort. « On fait le mort? ». Ceux qui ne se baignent pas cherchent à distinguer ce qui se passe dans l'eau trouble. On ne voit rien. On attend: « un, deux, trois ... » On compte puis brutalement, le corps émerge. Il sort, poussé par l'eau et par les jambes. Il rit, il se mouche le nez, s'essuie les yeux et demande dès qu'il peut : « combien ça fait ? » Ça fait pas beaucoup mais on est content quand même. « Je suis descendu jusqu'au fond. J'ai touché la bonde. Ça attire vachement »... Puis tu serais broyé par les pales comme de la chair à saucisse. C'est interdit, l'Oncle le dit, le répète. Il sait qu'ils se sont baignés, tout le village le sait. Jojo ne dit rien. Il a envie de rire, il se retient. Les yeux sortent des orbites, les joues gonflent. L'Oncle avec sa cuillère racle le fond de sa soupe en épiant l'enfant. Il attend qu'il se calme. L'enfant est remué par tout ça. Il met sa main devant les yeux pour se cacher. Il touche ses lèvres. C'est brûlant. Sa main passe et repasse, il n'a plus envie de rire, il voudrait pleurer. Ça monte à partir du ventre et ça vient dans les yeux qui alors s'embrument. Une larme coule sur une joue. Il revoit le vélo-sans-les-mains, le vélo qui file, qui se bloque puis c'est comme un éclair dans toute la tête ... Plus tard, il marche derrière la porcherie. Le sang coule le long du menton. Ça fait comme une barbe. Il ne faut pas toucher la lèvre, il se tient l'épaule ... Puis ça se transforme, ce n'est plus lui, c'est Jean-Louis qui se dépêche. « Qu'est-ce que t'as, à chialer? » demande l'Oncle. Le « sale cabot » l'a mordu. Il se tient l'épaule et file chez sa mère.

Un peu avant, il est passé devant la porcherie, les cochons hurlaient comme si on les égorgeait, hurlaient parce qu'ils avaient faim ou bien parce qu'ils avaient peur. Parfois certains d'entre eux s'affolent dans le noir, ils cherchent alors à mordre n'importe quoi, n'importe qui. On peut voir du sang sur les museaux. Lorsque l'orage approche, les remuements deviennent terribles dans la porcherie. Les porcs mordent et saignent... Et ce soir là, on sentait l'orage venir. L'oncle raclait doucement les dernières cuillérées de soupe et regardait l'enfant par en dessous -on baisse la tête et on lève les yeux. Jojo caressait le chien sous la table. Le chien lui léchait les mains et des morceaux de croûte. Jojo ne mangeait pas. « Mange! » L'Oncle ne mangeait plus, seule la grand-mère essuyait encore son assiette. Plus tard, elle essuyait ses lunettes pour voir l'heure qu'il était à l'horloge qui battait. Le temps passait autour d'eux. Les mouches bourdonnaient tranquillement. On entendait, au loin, l'orage qui approchait. Le chien poussait de petits gémissements, quelques chats attendaient que l'Oncle se lève et leur ouvre la porte. Mais l'Oncle regardait Jojo dans les yeux et les yeux de l'enfant se baissaient car il avait honte. L'Oncle disait qu'il ne fallait pas mentir. Jojo passait sa main sur ses lèvres comme pour cacher son mensonge. Alors la lèvre inférieure se mit à saigner doucement. C'était chaud, presque agréable. L'horloge ponctuait le silence, en silence le sang coulait. « C'est bien fait! » avait dit l'Oncle ... Tout ceci tourne plus tard, de l'épaule au sang parmi d'autres choses ... Lorsqu'il est au lit, Jojo ne rêve pas car la grand-mère est partie et l'Oncle aussi. Dans le silence de la nuit, de drôles de bruits circulent. L'orage est venu et n'a rien changé. Jojo se tient l'épaule dans son lit comme il le fait toujours. Il ne dort pas, il n'y arrive pas car il a peur. Il tourne dans les draps. Il court derrière un ballon qui ne cesse de filer alors que le chien derrière lui ne cesse de japper, alors que les cochons hurlent sous le soleil, alors que des orties brûlent les lèvres ... Je tourne dans mon lit autour de beaucoup de choses; maintenant avec une main qui vient avec un revolver se poser sur la tempe, se poser avec un revolver, une main se poser, la mienne, une main, une tempe se poser ... se reposer.

## IV

Je me promène lentement chez moi. J'ai mal aux pieds comme si j'avais marché. Je marche et ça tourne; ça tourne mais ce n'est pas une balle qui cherche à se loger dans ma tête, c'est l'envie d'en finir. Il faudra bien en parler. On dira qu'il se promène et que dans sa tête ça tourne. Il fait chaud, en même temps, il fait froid. Un pied suit un autre pied; ça fait des pas. Il n'y a rien à voir de particulier, non pas parce qu'on l'a trop vu mais que le cœur n'y est pas. Le cœur bat, parfois il s'affole comme s'il voulait en finir rapidement. On entend le cœur comme une horloge qui compte le temps qui reste. Il en reste encore pas mal. Ça résonne contre le sommier, ça cogne et ça tourne; ça compte ... Qu'y faire si le couloir de l'entrée est semblable à celui de chez la grand-mère? Hasard? Le même exactement: des damiers de plusieurs couleurs, noirs, rouille et bleus. Je marche dans le couloir, le couloir n'est pas long, il est même très court. Combien faut-il de pas pour le parcourir? Il en faut six, il en fallait dix chez la Grand-mère mais on n'y allait que rarement. Le couloir était réservé aux Grands Jours, aux dimanches où on recevait. Nous, en général, on passait par derrière -ce qui était devant pour nous. On passait dans le couloir les jours de fêtes quand la famille venait rendre visite. Jojo, lui, le traversait pour aller voler des bonbons et de la pâte de coing dans la salle à manger attenante. C'était interdit ... Alors, je reste chez moi et je me dis qu'il faudrait bien l'admettre que ce n'est pas tout rose. Surtout, il ne faudra pas en faire un drame, « c'est si bête! » Ce n'est pas toujours rose mais pourquoi cela devrait-il l'être? On s'assoie, on ne fait rien. On déambule, on se promène. On croit que demain, toujours demain, ce sera différent. Pourquoi? Ça tourne, il fait chaud, il fait froid ...

Jojo était au bout de la table dans la cuisine chaude. Il mangeait seul à la grande table. La Grand-mère était dans la petite cuisine, une pièce juste à côté où étaient les casseroles et l'évier. Elle lavait la vaisselle. Tout le monde avait fini de manger, Jojo mangeait encore. Tout était silencieux. Les mouches couraient sur la toile cirée. Elles tournaient aussi autour de l'unique lampe que recouvrait un globe. Lorsqu'on les fixait un peu, elles se changeaient en points noirs évoluant lentement devant le globe jaune. Autour de leurs corps était un halo de couleur bleue. Jojo ouvrait la bouche et mangeait à peine. Il était traversé par les mouches, la nappe, le globe et la porte de l'armoire légèrement entrouverte. Le silence devenait plus lourd, il s'épaississait avec la nuit. Dehors, c'était tout noir. Dans le village, pas un bruit. Les assiettes et les verres se cognaient, « cling, cling ! » l'eau de vaisselle ruisselait, « chhieee ». Alors ça s'insinua. Jojo se mit à craindre quelque chose. La Grand-mère lavait, on l'entendait à peine. Elle semblait absente. On ne la voyait pas. Elle attendait peut-être la dernière assiette, celle de Jojo, encore à demi-pleine. L'horloge semblait battre plus violemment, « toc, toc! Toc ... » Alors quelque chose frappa. Jojo sentit de la sueur perler sous les aisselles. Elle semblait remonter du ventre et suinter là. Quelque chose frappa, « Toc!Toc! »; ça cognait dur contre la lourde porte du couloir. Les jambes commencèrent à trembler, la sueur coulait et, dans les yeux, les mouches se figeaient. La Grand-mère n'entendait probablement rien. « Cling, cling », elle continuait.

Quelqu'un voulait entrer par le couloir. Il devait être dangereux car ce n'était pas normal de passer par là. Jojo ne bougeait pas, ça le crispait sur sa chaise. Il aurait aimé disparaître. On entendait les coups de temps en temps entre lesquels s'intercalaient les « cling, cling » de la vaisselle. Subitement Jojo sauta de sa chaise et courut dans la petite cuisine. Il tira sur la robe de la Grand-mère. « Qu'est-ce que t'as? As-tu fini de manger? » Il s'agrippa à la robe qui était comme un sac. Elle lui caressa les cheveux, la Grand-mère : « Qu' est-ce qu'il y a? » Alors elle entendit les coups. « Qui ça peut bien être? ». Elle s'éloigna à petits pas, car elle n'était pas grande. Jojo l'accompagna mais il eut peur et se cacha dans l'armoire. Une armoire avec des portes énormes, jusqu'au plafond. Il l'entendit crier ... On voit une photo, une image figée, sur laquelle est représentée une femme dont la tête détachée repose au pied d'un lit; un unique fil de chair la relie au corps allongé. Les draps sont en désordre, tout tordus. La tête avait été tranchée par une lame très fine. Elle n'était reliée au corps que par un fil mince. C'était un dessin photographié dans une vieille revue ... La Grand-mère, « mais rentre chez toi ! » ne criait pas parce qu'elle avait peur. Non, elle grondait un grand escogriffe qui voulait entrer de force. Il portait un masque de loup, une grande gueule de loup qui riait cruellement mais qui aurait tout aussi bien paru sourire. Une gueule de Dingo. Un grand loup à forme humaine forçait la porte, calant un pied derrière pour pas qu'on la referme. « Vas-tu finir! Je t'ai reconnu ! » disait la Grand-mère qui n'avait pas peur. Pourtant, elle était beaucoup plus petite que le loup. Elle retenait la porte d'une main et de l'autre le repoussait. Le loup tendait une boîte de fer, « cling, cling » dans laquelle remuaient des pièces de monnaie. « Je t'ai reconnu, je ne te donne rien! » répétait la Grand-mère. Depuis longtemps, le chien était parti derrière l'oncle. Les chats erraient dehors et chassaient. Le village était silencieux, trop silencieux. Jojo derrière la porte de l'armoire suait et tremblait. Ne venait-on pas le chercher? « Un jour le Darou viendra te chercher » disait toujours l'Oncle. Puis la Grand-mère claqua la porte, la chaussure s'était retirée de derrière. C'était une très longue chaussure noire. Le loup était parti. Son masque semblait sourire, en même temps, il semblait vouloir tout dévorer. Prudemment Jojo revint à sa place. « Dépêche-toi de finir ta soupe. On n'a pas idée! » Marmonna la Grand-mère. Il ne se dépêchait pas parce qu'il savait bien que lorsqu'il aurait fini, il irait au lit et la Grand-mère partirait chez la tante regarder la télé. Ce soir-là, c'était Mardi Gras. Le loup était venu quêter, c'était la coutume. Cela on le comprend après. Plus tard, la Grand-mère le borda: « je reste là, ne t'inquiète pas » ... Il voit une photo de femme dont la tête est tranchée. Ça fait peur ... Il fit sa prière. La Grand-mère s'occupa dans la cuisine en attendant qu'il s'endorme. Il ne s'endormait pas, la gueule du loup se promenait dans l'obscurité. C'était surtout les yeux, des yeux énormes et globuleux. Les loups, c'est connu, mangent les enfants; surtout ceux qui ont fait des bêtises. Jojo tourne dans son lit nerveusement. Il essaya de se souvenir qu'elles étaient les bonnes et les mauvaises actions de la journée pour les confier au Bon Dieu, mais il le faisait distraitement car il pressentait ce qui allait venir: une porte claque tout en bas et la Grand-mère s'en va. Malheur! ... Le silence suintait de la cuisine et se glissait dans le noir de la chambre, le lourd silence de la

nuit aux planchers grinçant. Les armoires remuent lentement, des ombres passent. Les lits respirent et tous ces draps, tous ces draps nous emprisonnent obscurément. La nuit tourne autour de Jojo, elle le pénètre petit à petit, doucement elle s'insinue. Il se cache sous les couvertures, il ne veut pas voir, il ne veut pas être vu. Il aimerait disparaître, sous le lit s'ouvrirait une trappe, il y aurait un autre monde. La nuit, rôdent des formes, des fils d'air sombre, des nuées d'obscurité qui se transforment, se transforment infiniment. Il sue, il ne bouge pas. Il fait le mort...Et quand je serais mort ... La peur devient menaçante, elle est dans le lit, c'est froid. Jojo sue et se glace; des ruisseaux de sueur coulent sur son ventre. Il se crispe comme un mort. Il est mort pour qu'on ne le voie pas. Mais on entend des pas qui avancent. Le plancher plie, il grince, il geint, il gémit. Jojo l'éprouve à l'intérieur de lui, il n'est pas mort, il a peur. Il sent ce qu'il ne faut pas sentir, il sent toute cette nuit autour du lit et le silence bourdonnant dans la maison, dans le couloir et plus loin dans le village tout entier, et puis il écoute les déplacements infimes, tellement infimes qu'on se crispe à vouloir les entendre. Il ne dort pas, il n'est pas mort. Il voit -ça vient tout seul- un homme avec un chapeau, un homme fin et étrange qui porte une cape de magicien. Il marche sur la pointe des pieds. Il porte des chaussures de feutre avec des semelles de crêpe; ce qui ne fait aucun bruit. Ce sont des chaussures de voleur, elles sont noires. L'homme approche de la chambre. Il tient un couteau effilé, un poignard, une dague à fine lame ... Une tête de femme repose sur un plancher avec de longs cheveux, une tête, un visage mort rattaché au corps gisant par un unique fil de chair. Ça revient. Il entend des pas, il sent que ça pénètre en lui, que ça dégouline sur son corps, que ça glisse, se déplace et avance inexorablement. Puis, l'image d'un magicien qui tient une lame magique. Il n'a pas peur de la lame mais du bruit, tous ces frôlements, ces bruissements. Ce sont des pas qu'il ne comprend pas, des pas infimes qui occupent l'espace de la nuit alors que la grand-mère n'est pas là. La sueur coule entre les cuisses, le silence s'enfonce dans le corps. Son propre souffle est comme celui d'une bête.

On rentre à l'intérieur de lui. Malheur! Il entend les semelles qui approchent; il a oublié le loup, c'est un magicien qui vient. Le magicien porte un chapeau haute-forme, un chapeau claqué. Un sourire américain le rend sympathique. Impossible de comprendre pourquoi il fait peur à Jojo qui joue le vraiment-mort sous les draps. On transpire et ça avance encore. La porte semble s'entrouvrir plusieurs fois. Elle s'ouvre en grand, malheur, elle s'ouvre! Bizarrement, Jojo bondit hors du lit, ouvre la fenêtre et se laisse glisser sur le toit. Ce n'est pas très haut, il saute puis il court dans le noir, il court comme un fou. Il fait beaucoup de bruit, il tente de siffler car le silence l'effraie. Les graviers crissent puis ce sont des marches qu'il escalade rapidement. Il force la porte de chez la tante et rentre en pleurant. Ils sont tous là mais personne ne détourne la tête pour voir qui c'est car ils regardent sur l'écran un homme qui court, affolé, dans un parc. L'homme a une tête de chien ou de loup, c'est difficile à savoir. Il court le long d'un mur très haut qu'il ne peut pas franchir. Derrière lui, une statue se met à bouger. C'est un centaure. Elle se met à tendre un arc et vise lentement, très lentement. L'homme a la figure pleine de poils, il



cherche désespérément une issue mais il n'y en a pas. La statue tourne sur elle-même, son torse se plie. On sent qu'un homme va mourir percé d'une flèche que se prépare à lancer une statue vivante. « Brrr » fait la Grand-mère. Jojo ne crie pas, il ravale ses larmes. Une flèche atteint le dos d'un homme-bête, il tombe lentement, très lentement. Il souffre. « Des films comme ça, c'est pas pour les enfants ». Jojo se glisse entre les bras de la Grand-mère. « Qu'est-ce que t'as? »

Le carrelage du couloir, des motifs et des motifs ... Il y a certains tons bleus... Lorsqu'on le regarde de près, le carrelage n'apporte pas grand chose; d'ailleurs, on passait rarement pas là ... Le lendemain, Jojo s'était levé. Il avait soufflé sur les vitres pour faire fondre le givre. Il avait fait très froid durant la nuit. Il voulait voir si le loup y était, « loup y es-tu? », de loup il n'y avait pas. Normal, puisqu'il ne l'avait pas rencontré lorsqu'il s'était enfui. Ce n'était peut-être pas la même nuit? La nuit du magicien, c'était un chat qui avait marché dans le couloir. En rentrant, la Grand-mère l'avait chassé. Du chat au chien, le chemin s'était fait et d'un chien à un loup, il n'y a qu'un pas. Les loups mangent les enfants, le Darou aussi. C'est une sorte de loup dont les pattes de derrière sont plus longues que celles de devant pour mieux tenir sur les pentes des montagnes ... La montagne immobile devant la fenêtre blanche de givre, la montagne enneigée au loin. L'été, elle sera grise. La fenêtre est presque opaque. Il faut souffler dessus pour voir dehors. La glace fond, dehors il fait froid. Jojo tremble et n'aperçoit aucun loup, ... pas de loup sur des semelles de crêpes? Il ne se lave pas. Il enfile son pantalon, « un futaine » disait la Grand-mère. Puis il descend dans la cuisine. Il y fait très chaud. La Grand-mère s'affaire et Jojo s'installe au bout de la grande table. Il boit du lait chaud. Quelqu'un rentre et joue avec lui, « t'as pas encore vu le Darou? », c'est l'Oncle. Il s'assoit à l'autre bout de la table, à la place du Grand-père qui est déjà mort. La Grand-mère ensuite s'installe et tous les trois, ils rient de quelque chose -de la peur de Jojo? L'horloge compte mais on n'y fait pas attention. Le feu ronronne et les chats aussi; Il ne faut jamais oublier de leur laisser une place entre son dos et le dossier de la chaise. « C'est la place du chat » et c'est ainsi qu'on apprend à se tenir droit.

## V

Dans les buissons, on avait découvert un chien dont les yeux rouges nous avaient fait très peur. L'odeur de son cadavre empestait. On approchait très doucement, on se bouchait le nez, -on serre le nez avec deux doigts- On gardait le petit doigt en l'air pour faire joli et pour rire. On avançait dans les broussailles. Un copain disait : « laissez-moi faire » et on le laissait faire. Il marchait devant avec prudence. Il avait peur mais il ne voulait pas le montrer. Nous on restait derrière, on avait vraiment la trouille. L'odeur était tellement irrespirable qu'on pressentait le pire. Le copain d'un seul coup s'était retourné, il n'avait pas eu le temps de voir grand chose mais il parlait des yeux, « des yeux rouges ! ». C'était le cadavre d'un chien, on l'avait su après. Un vrai chien-loup se décomposait dans les buissons, des mouches bourdonnaient et ça puait. C'était un chien policier. On répétait: « un chien de flic, un chien de flic ! » Plus tard, des hommes étaient venus avec de la chaux vive pour recouvrir le corps. Il nous avait été interdit d'approcher parce que « la chaux brûle jusqu'aux os ». Ici, chez les parents, c'était un chien; chez la Grand-mère, c'était une vache qu'on avait recouverte de chaux. On avait creusé une fosse puis on l'avait basculée dedans. Il fallait faire attention lorsqu'on jetait la chaux; « ça peut brûler jusqu'aux os ». Les hommes avaient des gants et plissaient les yeux pour ne pas recevoir de la poudre de chaux. Le corps entier d'une vache avait ainsi disparu, mangé par la chaux. On avait mis de la terre par-dessus la chaux et, à cet endroit, l'herbe avait été, était peut-être encore, plus foncée. La chaux est vive parce qu'elle mange la vie. Elle brûle tout, dévore tout, les chiens, les vaches et aussi les moutons lorsqu'ils ont le charbon. On ne ramasse pas les champignons dans les prés à moutons « à cause du charbon », la maîtresse l'a dit. Ainsi les choses se lient -ça tourne?

La vache avait été tuée par l'orage. Un éclair était tombé sur son dos. Elle était morte et comme on ne mange pas les vaches mortes naturellement, on l'avait recouverte de chaux. Les choses se lient toute seules, ainsi l'orage ramène d'abord une vache puis maintenant une ceinture. Jojo s'était réfugié dans les toilettes, il était resté là tandis que tombait la pluie, puis il avait défait la ceinture de sa blouse neuve. La ceinture avait glissé dans le trou. La grand-mère n'avait pas été contente et, lorsqu'elle n'était pas contente, il fallait toujours aller chercher du bois. La nuit était déjà tombée. Il fallait allumer la lumière pour aller tout au fond, monter l'escalier et atteindre le bois en vrac que Jojo jetait sur les chats qui passaient parce que ça ne lui plaisait pas d'aller toujours chercher le bois. Le chien sautait autour de lui, il aurait aimé jouer mais les bûches étaient trop grosses pour lui. Il s'acharnait sur quelques unes qu'il tendait à Jojo. Jojo ne faisait rien, assis sur le tas, il aurait aimé disparaître, s'évanouir dans l'air, « pas dans la chaux, Brrr! ». Puis la Grand-mère sortait et l'appelait. Elle faisait toujours comme ça. Il remplissait la corbeille rapidement. Elle appelait toujours, il ne répondait pas et l'observait. La tête de la vieille tournait d'un côté et de l'autre cherchant à le découvrir mais comme elle voyait mal, elle n'apercevait que des ombres. Ensuite, Jojo descendait et s'arrêtait à quelques pas d'elle. Elle ne voyait rien et continuait à appeler : « où es-tu ? ». Cela durait un peu, ils étaient l'un devant l'autre, immobiles.

Le silence alors gagnait la cour. On entendait quelques grattements et le chien qui geignait. « Je sais que tu es là ! » disait la Grand-mère, et le silence continuait. Puis Jojo s'élançait en criant: « hou, houhou, je suis un loup! ». « As-tu fini de faire l'idiot ! » disait la vieille et ils rentraient ... Plus tard, dans un autre temps et là où le chien avait été recouvert de chaux, on l'avait obligé à aller chercher le chat dans la nuit. On lui avait dit « vas-y ! » parce qu'on savait qu'il avait peur du noir; « pour le dresser » aurait dit l'Oncle. C'était un autre temps mais la peur était la même. Lorsque la peur vient, Jojo voit des armoires qui grincent -dont les portes s'ouvrent et battent sans raison, les planchers geignent aussi et des ombres subrepticement se déplacent ... Un soir donc, il descendit chercher le chat. Il alluma la minuterie dans le hall de l'immeuble et là il attendit en appelant, "Mchh! Mchh!" -on fait comme si on voulait embrasser quelqu'un, on avance les lèvres et on aspire. Peut-être que le chat était devant lui et qu'il fermait les yeux car normalement, le chat, ça fait deux points brillants dans la nuit. Ça s'allume, ça s'éteint; la lumière du hall s'allume et s'éteint aussi. Jojo appuie sur l'interrupteur. Il restera encore un peu puis il dira: « j'ai pas trouvé le chat », peut-être qu'on le croira. Mais au-dessus de lui des voix crient: « il a peur, il a peur! ». Ce sont les frères et les sœurs qui savent: « tu as la trouille? ». Il fait alors semblant d'avancer dans le noir, il ne s'éloigne pas trop et attend que la lumière s'éteigne. Puis il regagne le hall et attend, attend dans le noir qui le fait trembler. Les voix crient: « où es-tu? », et il répond avec une voix étouffée: « très loin, dans le fond ! » Pas très longtemps après les fenêtres se ferment. Il doit être l'heure de manger. Il reste encore un peu, il sue, il a peur. Puis il court dans le hall, remonte l'escalier en criant très fort qu'il n'a pas trouvé le chat, « pas trouvé le chat! ». Bientôt, il faut aller dormir. Les enfants se battent, la mère frappe ici ou là, « ça fait pas mal » disent-ils. La mère ferme la lumière et s'en va. Sous les draps, on entend des voix: « houhou. Je suis le loup ». Le chat n'est pas rentré ; il rentra tard dans la nuit, il miaulera et quelqu'un lui ouvrira. Jojo rêve de tout et de rien, il rêve qu'il est dans l'eau, il a bien chaud ; quelques bribes d'obscurité le traversent encore et il tremble un peu. Il pensa à un meurtre de chien, « un chien de flic, t'rends compte pas! », un meurtre sauvage et terrible puisqu'il avait fallu le recouvrir de chaux, ce qui est atroce.

On dit que pendant la guerre, on y jetait des gens par milliers. On les avait regardés disparaître lentement dans la chaux. De grandes fosses avaient été creusées par ceux qu'on avait ensuite précipités dedans. Oui, des trains entiers de pauvres gens qu'on avait tout simplement jetés. Jojo l'avait vu dans un film, un film qu'on montrait aux enfants

Pour les faire tenir droits?

Des chiens aux gens, il y a la chaux. Elle est vive parce qu'elle est le contraire de la vie. Elle la mange. Ce n'est pas de l'eau vive mais de la terre blanche, le contraire de la terre. Et ainsi de suite - infiniment? De la chaux à la chaux, de la vie à l'eau vive, à la chaux vive sur les corps tourmentés, à partir d'un chien mort, d'un chien loup qui revient comme une vieille histoire: la bête du Gévaudan, qui vient des temps anciens aussi comme la guerre. « Ils nous embêtent avec leurs histoires de guerre » disaient les enfants et ils se sauvaient en hurlant dans la cour;

la même cour où Jojo jouait à faire attendre la Grand-mère. Elle était au milieu scrutant l'ombre, « où es-tu? », elle ne voyait rien. Pourtant il était devant elle. Ses lunettes étaient comme des « culs », des culs de bouteille et derrière étaient ses yeux rouges. La nuit recouvrait les montagnes qu'on ne voyait pas, la cour du château brillait un peu et la maison du garde était déjà allumée. Le village était silencieux, chacun était rentré. Jojo avait déposé sa corbeille pleine à ses pieds, le chien furetait et reniflait la queue des chats. Ils étaient tous les deux, l'un devant l'autre. La Grand-mère s'impatientait : « je sais que tu es là! Bon sang! » Sur ses lunettes, la lumière jouait silencieusement ; de temps en temps, on pouvait apercevoir l'iris de ses yeux qui étaient gris et bleus.

Des yeux, je passe aux taches que j'aperçois devant moi lorsque je fixe une scène. C'est comme des mouches qu'on ne peut chasser. Ça passe lentement, ça tombe et trouble la vue. On ne sait pas si c'est quelque chose, si c'est rien. C'est transparent avec au centre un espace plus noir, un point qui se déplace accompagné d'un halo dans lequel traînent des fils de matière molle comme de la gélatine visqueuse. Ça émerge et flotte sur tout ce qu'on voit. Parfois, lorsqu'on n'y fait pas attention, ça file sur le côté de l'œil, si bien qu'en regardant plus loin, on a l'impression que ce sont les choses qui remuent doucement. Elles respirent ou bien surgissent soudainement puis s'enfoncent dans le noir et disparaissent mangées par lui comme des corps dans la chaux ou bien des animaux qui ensuite profitent d'une autre inattention pour se glisser sous les couvertures et se coller à nous. On a peur car on ne les comprend pas, ils vivent hors de nous et pourtant regagnent nos yeux lorsqu'on les ferme. Ce sont alors des points qui s'irisent, qui semblent éclater sans cesse puis se transforment en petits bâtonnets qui descendent, descendent, interminablement, comme s'ils étaient dans l'eau. Peut-être qu'alors on a les yeux rouges? Et ainsi les yeux rouges de la Grand-mère qui est vieille -ainsi d'une chose à l'autre-, les yeux donc derrière les lunettes épaisses qui sont toujours grasses et que sans cesse elle nettoie. Lorsqu'elle les enlève, on voit surtout le blanc des yeux marbré de sang d'un rouge presque épais qui fait relief sur la surface très galbée et comme gonflée. On a l'impression que l'œil va gicler -retenu alors par un seul fil de chair sanguinolent ? On éprouve un peu de répugnance. On se demande vaguement jusqu'à quand l'œil va tenir ... La Grand-mère essuie ses lunettes en répétant: « tu sais, c'est pas beau d'être vieux ». Lorsque Jojo y pense, ça fait comme un vide qui le happe, si bien qu'il n'aime pas y penser.

Un chien était mort, on l'avait recouvert de chaux, la chaux l'avait mangé. C'était très triste et c'était les yeux rouges, « injectés de sang .Brrr! » avait dit le copain. Par la suite, les buissons qui poussaient autour de l'endroit avaient été rasés. A la place, on avait planté de l'herbe. C'était un chien de flic, qu'y faire? Ils savent bien qu'avec tous les dangers qu'ils affrontent, les voleurs aux semelles de crêpe, les criminels qui découpent lentement les têtes, ils savent bien qu'ils mourront sauvagement. « Ils ont l'habitude, ils sont dressés pour ça » avait dit le copain. Mais il n'y a pas que des chiens de flic, chez la Grand-mère, il y a un chien que Jojo aime beaucoup. Il met les mains autour de son cou et monte dessus « hue! » Ce chien est mort un jour, tué par un

chasseur tout près du bois où les vaches se protègent de l'orage et se grattent des heures durant. La Grand-mère lentement vieillit, très lentement elle se déplace. Elle va mourir dit-on. « Déjà, dit-elle, j'ai des taches sur la peau et maintenant, elles me viennent dans les yeux » ... Les taches dans les yeux, on les voit devant soi. On essaie de les saisir avec les mains mais elles n'existent pas. On ferme le poing, il n'y a rien dedans. Elles sont insaisissables. Un point suivi de son halo se déplace sur la peau, il s'irise ou se concentre comme un trou. Parfois on aimerait cesser de voir. On ferme les yeux mais à l'intérieur, des points se déplacent sur des couleurs. On ne peut les arrêter, ils voguent sur des blancs mouvants, des jaunes étincelants, des rouges sombres, des verts transparents et tout se déplace en même temps et se transforme. Lorsqu'on ouvre les yeux, ce sont des surfaces sombres sur lesquelles semblent se faufiler des animaux presque sans corps, comme des mouches.

On peut refermer les yeux, parfois ce sont des images qui viennent. La corbeille en osier brun est pleine de bois blanc ... C'était du sapin bien sec, il brûlait vite. Tout le temps il fallait y aller. « Va au bois ! » disait la Grand-mère qui ne voyait presque rien. On pouvait rester devant elle sans bouger. On pourrait rester des heures devant elle comme ça mais l'enfant, tout à coup, se précipite sur elle. « Hou! Houhou! Je suis le loup » et la vieille rit ou ne rit pas. Ça dépend de son humeur. Jojo ne comprend pas l'humeur. C'est un monde étrange que celui des vieux. « Tu sais, ce n'est pas beau d'être vieux ». On ne sait pas pourquoi mais on aperçoit les yeux rouges prêts à gicler, comme s'ils faisaient un effort pour s'arracher à tout ça.

## VI

Parfois, on ne sait pas pourquoi, une gifle est dans l'air. Il me semble que je la mérite. Je suis, par exemple, à l'arrière d'une voiture. Le chauffeur est gentil, il vient de me prendre en stop mais une gifle se promène entre nous. Elle vient tourner dans ma tête, elle ne cesse de venir mais jamais elle ne m'atteint et je reste tendu sur le siège arrière en attendant d'en être libéré. J'en serais débarrassé lorsque je sortirai. J'essaie de parler, parler pour me faire pardonner d'être là ?, mais je n'y arrive qu'avec peine; cela me semble faux. Lorsque je suis seul, c'est une balle de revolver qui approche de ma tempe et s'englue, s'englue pendant des heures sans jamais me tuer ... On fait du stop, une voiture s'arrête puis lentement ça s'insinue ... Sur le bord de la route, Jojo faisait du stop pour rentrer de l'école; c'était interdit. Il était avec un copain qui, comme lui, n'aimait pas être enfermé dans le car avec les autres. Faire du stop, c'est magique: « tu lèves le pouce et la voiture s'arrête. Il faut le tenir bien droit et replier les autres doigts ». Le car attendait chaque soir les écoliers à la sortie. Jojo et son copain se faufilaient entre les groupes et disparaissaient par un autre chemin. Au début, ils couraient comme des fous, puis, ouf! S'arrêtaient. L'Oncle avait fini par l'apprendre. Jojo s'en était ramassé une: « tiens, voilà! ». Avant de se mettre sur le bord de la route, ils marchaient le long d'un chemin bordé de haies. Ils s'arrêtaient sur le tas d'ordures et cherchaient de la ferraille que le copain revendait à un homme dont le visage était couvert de poils, comme une bête. Le ruclon, c'est à dire le tas d'ordure, était bordé d'une rivière dans laquelle, croyaient-ils, des animaux monstrueux vivaient. L'eau paraissait profonde et sous les arbres, elle était noire.

« Si tu tombes, la pieuvre t'étouffe » ...

On lève le pouce et on attend. On ne sait pas qui va nous prendre. La voiture stoppe. C'est comme l'école buissonnière. On ne va pas à l'école, on se cache dans les buissons et on attend. Les buissons sont nombreux dans la montagne, il y en a plein l'alpage. On attend la fin de l'école dans les buissons, c'est ça l'école buissonnière. Puis on descend au village et on dit: « je l'ai fait ! » ... Dans la montagne, au-dessus du village, on peut se promener des heures. Il n'y a ni barrière, ni enclos, seulement de l'herbe, de l'herbe et des genévriers, des aubépines, du poil à gratter qui forment des buissons. Aujourd'hui il y en a trop, ils envahissent lentement l'herbe. On cherche des hommes avec des chèvres pour les manger; avant, on n'aimait pas du tout les chevriers. Le copain de Jojo, celui avec lequel il faisait du stop, avait des chèvres. On n'aimait pas sa famille ... On monte dans l'alpage, il n'y a pas de chèvres, ni de moutons. On peut ramasser les champignons qui sont énormes, aucun risque de charbon. On peut monter assez longtemps dans l'herbe et les broussailles. Parfois quelques génisses nous suivent mais, voyant qu'on n'a pas de sel, elles nous abandonnent vite. Au-dessus d'elles se trouvent la forêt sombre. « On va aller jusque là et encore plus haut ». Si on se retourne, on voit un lac lointain qui est dans un autre pays. Entre le village et lui il y a une frontière mais ça ne paraît pas. On monte de plus en plus lentement et on ne se retourne pas parce que « c'est dur! ». Il faut faire attention où l'on met les pieds; quelques pierres roulent en contrebas. On avance encore plus haut jusqu'à

ce qu'on touche un grand sapin. Derrière se trouve le chemin qui conduit au chalet, un chemin de pierres blanches. On aperçoit une dernière fois le fond de la pâture. C'est là-bas que fut tué le chien, le gentil chien qu'on aimait tant. Là-bas les arbres sont écorchés par les vaches qui se frottent durant des heures contre leurs troncs les jours d'orage. Les éclairs cinglent au-dessus de leurs cornes, elles marchent obstinément jusque là puis elles attendent que ça passe. Le chien est mort là un jour qu'il se promenait librement. Il chassait à vue, ce qui est interdit. Un chasseur l'a tué, on l'a dit mais on n'en est pas sûr.

Le chien courait partout où il voulait. Il attrapait les lièvres, les chats, par la peau du cou et les faisait voltiger dans les airs. Ils avaient beau zigzaguer, ils ne lui échappaient jamais. Le chien ne suivait pas leur trace, il fonçait droit dessus. Lorsque Jojo était encore très petit, il mangeait dans l'assiette du chien. C'était chaud, c'était des patates, c'était un peu de viande avec du son. C'était bon. On se met accroupi à côté de lui. On prend avec ses doigts, ça brûle un peu ...

Lorsqu'on monte au chalet, on ne peut s'empêcher de penser au chien. Maintenant on monte seul, avant il y avait toujours le chien. Le chemin est recouvert de cailloux concassés, du calcaire très blanc comme de la chaux. Sous les sapins verts sombres, c'est lumineux comme une plage. Au-dessus de nous, ça bruisse doucement. Les cimes dansent calmement sous le ciel très bleu. On écoute le silence curieux dans lequel bourdonnent partout des insectes volants. On a le souffle court, « ça monte rudement ! », on s'arrête un peu. On regarde autour de soi, le noir nous enveloppe sur trois côtés tandis que le quatrième plus clairsemé permet d'apercevoir la forme vague d'une montagne. D'habitude, il y avait le chien. Il était noir et café au lait, le poil était frisé. C'était un corniaud, un chien sans race. On pouvait monter sur son dos ou mettre une main entière dans sa gueule. Il ne mordait pas. Quand il en avait marre de tourner en rond dans la cour, il partait se promener seul dans la montagne, probablement devait-il chasser, ce qui est interdit. Un jour c'était arrivé, un chasseur avait épaulé ... Chaque fois qu'on monte, on pense au chien. Jojo y pense, peut-être qu'il y pensera toute sa vie?... Ensuite c'est la clairière. On y débouche d'un coup, d'un coup il n'y a plus de chemin de pierre, les herbes reviennent. On les foule avec plaisir, ça ne leur fait pas mal. Il fait soleil, les arbres se penchent et écartent leurs larges branches pour nous accueillir.

On pense aux chevaliers et à leurs longues armures, ils protègent la prairie qui doucement se plisse sous la brise. On avance sur un tissu de hautes herbes jusqu'au chalet dont le toit chaque année s'écroule sous le poids de la neige. On marche avec de gros souliers, tout est silencieux, seule la brise... Un oiseau s'envole, on entend comme un froissement qui s'éloigne et se perd. Le toit du chalet dépasse largement des murs pour éloigner la neige; lorsque l'hiver est vraiment rude, on met du foin dessous pour nourrir les pauvres biches qui ont faim. Avec leur long cou, elles se penchent gracieusement et, tandis qu'elles mâchent, on aperçoit sur leurs lèvres le « curieux sourire des biches ». On cherche la clef derrière le volet; derrière il y a des inscriptions d'amoureux. On entre en se baissant, à l'intérieur, il y fait très sombre. On regarde autour de soi. C'est noir comme une niche. Il n'y a personne. On se tait, on entend des grattements. C'est les

loirs. Le poêle est sous la cheminée, un fameux poêle! « Tire voir le tiroir! » dit l'Oncle qui est derrière Jojo. On tire et subitement on recule. Une chauve-souris est suspendue là. C'est un vaste tiroir. « Elle va pas te manger ! ». La bête dort repliée dans ses ailes. L'oncle la prend, la tourne pour la décrocher, la retourne puis la jette dans les airs. Auparavant, il l'observe et la montre à l'enfant. Il n'y a rien à faire, lorsqu'on les dérange, c'est comme si elles étaient déjà mortes, c'est inéluctable. Un œil s'ouvre et clignote, puis il s'éteint. L'oncle déplie les ailes une à une, elles sont très grandes. Le corps est comme une souris, sous les poils, on a l'impression de voir battre le cœur. « Toc, toc, toc; t'as vu comme ça bat vite ! ». L'Oncle passe son pouce dans la fourrure, doucement il caresse. L'œil brille un court instant puis il se referme. Jojo s'approche et se penche. Le chien est sur le seuil, il geint un peu car il est impatient. L'Oncle brutalement se retourne et, « regarde comme c'est doux », applique le corps de l'animal contre une joue de Jojo. Jojo crie. « Elle va rien te faire ! ». Puis l'Oncle se relève et jette la bête. Elle est dans les airs. Le chien court, « choppe, choppe ! » dit l'Oncle, le chien l'attrape ... Le tracteur est devant, le soleil brille. A l'intérieur du chalet, l'ombre diminue car on vient d'ouvrir l'unique volet. Sur l'herbe traîne le corps presque mort de la bête. On dirait qu'il remue un peu, qu'il se délasse. Le chien est au-dessus, il renifle, il mordille, il pince la peau duveteuse puis remue le corps avec une patte. Il le fait tourner et le roule ainsi sous les roues du tracteur. Un jour un homme est passé dessous, une autre fois c'était un chien. L'homme est mort, le chien s'en est remis ... La chauve-souris gît dans l'ombre du tracteur. Elle ne bouge pas. Le chien aimerait probablement qu'elle se défende, il aimerait jouer mais elle se sait condamnée. « Lorsqu'on les dérange, c'est inéluctable, elles meurent ». Alors le chien en geignant mord le petit corps de souris. Ça saigne un peu. Il ne sait pas quoi faire, ses yeux brillent admirablement, il souffle et regarde ailleurs souvent car il espère qu'ainsi la chauve souris tentera de fuir. Dans le chalet, on entend les loirs qui fuient pour se cacher dans des trous. Jojo sort et s'assoie sur un petit muret. Il ne fait rien, le chien joue, l'Oncle cherche quelque chose dans la grange. Ensuite, le chien s'approche en gémissant, il mendie aux pieds de Jojo. Dans la gueule, il tient le corps presque mort. Une aile pend jusqu'au sol, une aile incroyablement longue. Le chien dépose le corps sur le sol. Jojo remue la chauve-souris avec son pied. Le chien est content. On dirait que la chauve-souris s'anime. Jojo tape plus fort, le corps glisse, le chien le ramène. Puis le corps est dans les airs, « un sacré shoot! ».

La scène recommence un bon nombre de fois. Le corps est dans les airs puis dans la gueule du chien. Du sang et de la salive mouille le ventre écrasé. Lorsqu'on tape dedans, ça fait un bruit mou et du sang tache la chaussure. Plus tard le chien retourne à l'ombre sous le tracteur, il mord mais ça ne dure pas longtemps. On le voit ensuite qui file à travers la prairie, la queue haute. C'est un vrai chasseur mais il ne chasse que ce qu'il voit. C'est pourquoi, il n'a pas le droit de chasser. Pour un enfant, c'est difficile à comprendre. Un jour le chien sera tué car à la chasse il y a des règles; il sera tué parce qu'il n'y obéissait pas, pourtant c'est comme ça qu'on l'aimait. Il file joyeusement cacher sa proie. Il est heureux dans la prairie, on l'aime beaucoup ...



A l'intérieur du chalet, les loirs courent. L'hiver, ils dorment. Lorsqu'on les découvre, on peut très bien, comme les chauves-souris, les donner au chien. Il s'en amuse un moment, ses yeux pétillent. Il mord, il joue; le sang perle, la salive coule. N'est-il pas un chien?...Lorsque Jojo était rentré en stop, la Grand-mère n'avait rien dit mais l'oncle lui en avait collé une, une bonne. Jojo savait bien que c'était interdit. « Tu le sais bien! » mais c'était plus fort que lui, n'était-il pas Jojo?... On lève le pouce et une voiture stoppe, n'est-ce pas merveilleux? Il faut tenir le pouce bien droit pour que le chauffeur voie bien que c'est du stop. « Sur le pouce, disait l'Oncle, le stop, ça veut rien dire ! » ... Ils mangeaient ensuite sous le toit du chalet. Le chien était allongé dans l'herbe. Ils prenaient leur café au lait. C'était l'heure où, dans la montagne, le froid commence à gagner la tête des arbres tandis que la brume se lève sur l'alpage. « Il va falloir rentrer ! » L'Oncle marche devant, Jojo essaie de l'imiter en faisant de grands pas avec ses gros souliers. C'est comme si les croquenots l'entraînaient. Ils descendent rapidement. La montagne est déjà dans la brume. Le ciel s'assombrit tandis que très loin tout en bas, le lac resplendit encore. Il faut se presser. Jojo a peur comme si tout cela allait l'enfermer ... Enfermé, il l'était dans la voiture. Dans le silence, il sentait une tension alors une gifle surgissait et venait s'abattre sur sa joue ... Elle ne cessait de venir mais elle ne l'atteignait jamais, pourtant elle paraissait nécessaire ... Il courait derrière l'Oncle, « plus vite! Plus vite! » La brume allait les engloutir - alors elle te digèrerait. Le chien courait devant, la chauve-souris entre les dents. Le corps n'en était plus reconnaissable. L'oncle filait, « pas le temps d'attendre ! ». La Grand-mère allait s'inquiéter. Jojo traînait derrière, il en avait assez, « marre! marre! » L'Oncle était loin. « Attends moi » disait l'enfant. Les brumes s'épaississaient. Entre les deux la distance s'agrandissait, elle paraissait infranchissable. Jojo s'arrêta, « personne ne m'aime ! » geignait-il. Alors l'oncle revint et lui en colla une, une bonne claque dont le bruit se perdit dans les branches des arbres. La brume devenait de plus en plus dense, il allait faire très froid dans la montagne.

## VII

On peut aller à l'école sans masque mais parfois ... Un lendemain de Mardi-gras, Jojo porte un masque de cochon. Il est tout rose alors que celui du loup était tout noir avec des babines sanguinolentes. Le loup avait fini par partir, peut-être avait-il attendu sous la fenêtre de Jojo mais comme il faisait froid ... On peut commencer n'importe où, toujours ça se déplace ... Le lendemain de Mardi-gras, Jojo se trouve dans la classe des grands qui ont dit: « viens, viens, on va bien rire ». Un poêle à sciure ronronne, le même que chez le menuisier. La maîtresse n'est pas encore là, elle est blonde et très gentille. Dans cette salle, Jojo connut plus tard une fille brune. Elle était sur le premier banc à côté de lui. La maîtresse l'avait voulu ainsi. Il était toujours le premier et elle toujours la seconde. Un jour cela changea, elle fût première et lui dernier. N'est-ce pas exagéré? Jojo n'avait pas travaillé car il la voulait première à sa place parce qu'il l'aimait beaucoup. Après les résultats, il était rentré de l'école la tête basse. Tous les élèves se moquaient de lui et le suivaient pour voir ce qu'allait dire « la vieille ». D'habitude, la fille brune et lui rentraient la main dans la main. Ils traversaient la cour de la ferme. Jojo l'accompagnait jusqu'à la route, ensuite elle partait seule en se retournant souvent pour lui sourire. Maintenant, elle porte des lunettes, elle a des enfants ... C'est ainsi. Ils marchaient plus lentement lorsqu'ils se tenaient la main. Ils s'embrassaient sur les joues et attendrissaient les adultes. Les adultes sont émus par ce qui est jeune, c'est ainsi. « Tu seras la première » avait-il dit et elle fut première. Mais lui dernier, n'est-ce pas exagéré? ... Souvent, ils s'embrassaient sur les lèvres sans mettre la langue car ils ne savaient pas. On écrase ses lèvres contre celles de l'autre, c'est comme ça qu'on s'embrasse. Le jour où Jojo fut dernier, ils ne se tinrent pas par la main, les copains les suivaient. « Yoyo, les cornes ! » - on plie tous les doigts sauf l'index et le petit doigt et on désigne l'autre en tendant le bras. Jojo baisse la tête, il ne comprend pas pourquoi on se moque de lui, il sent tout de même qu'il a mal fait, n'a-t-il pas exagéré? Il aimerait pleurer. On rêve d'instantanés plus simples où la vie serait plus ouverte. On mordrait par plaisir comme un chien. On courrait dans tous les sens pour bouger puis on serait fatigué, on dormirait ... Mordre, mettre un masque de cochon, ce n'est pas pareil mais du chien au cochon, il y a toujours un lien ... Ils sont tous là, les copains, ils parlent tous en même temps. Ils se moquent, ils posent des questions. « Toi qu'es si fort! ». La Grand-mère, sans doute attirée par le bruit qu'ils font, sort doucement en arrangeant ses cheveux gris. Elle est petite, Jojo est aussi grand qu'elle. « Qu'est-ce que tu as? », « rien ! » boude Jojo et les copains crient qu'il est le dernier de la classe; et ça s'infiltré à l'intérieur de soi, c'est comme de la honte mais c'est pesant comme de la peur. On se sent seul. La fille avait reculé, peut-être avait-elle honte de tous ces cris. On la voit qui s'en va annoncer la bonne nouvelle à sa famille. Au fond, ça ne nous réjouit pas. On aimerait que ce soit joli avec elle mais ça ne l'est pas vraiment. Jojo pleure doucement, il pense à son masque de cochon, dessous il y faisait très chaud. Les loups mangent les cochons; les loups c'est avant ou après? La fille court chez elle en sautant, elle est brune. On aperçoit à travers les larmes sa silhouette qui s'éloigne puis on voit les visages des copains qui rient ... Cette fille

brune, la « bonne amie de Jojo » comme on disait avait exactement son âge. Elle n'était pas particulièrement belle. C'est bien égal. Ce qui compte c'est qu'ils s'aimaient beaucoup et que curieusement, elle n'était pas blonde. En revanche, une fille blonde habitait à coté de la ferme. Elle était beaucoup plus âgée que Jojo et le prenait souvent dans ses bras en souriant. Elle était grande et se penchait sur lui gentiment, dans le cœur de Jojo ça frémissait. Jojo l'aimait, c'était son premier amour ; ensuite, était venue la brune. Le père de la blonde était le garde forestier. Il était habillé d'une manière particulière: pantalon de velours, chaussettes et grosse veste de laine. Il parcourait la forêt son fusil sur l'épaule ou seulement un pistolet dans la poche et surveillait les bois. C'était quelqu'un de calme, on l'aimait beaucoup. Lorsque le soir tombait, il revenait sur sa moto quittant les bois sombres et la montagne froide. « Je suis fourbu, sacrée journée ! » disait-il. Lorsqu'il rentrait, souvent Jojo était là en train de retourner les ours. La fille du garde n'était presque jamais là, elle étudiait pour devenir maîtresse. Jojo aidait sa mère en attendant le soir. Il se sentait bien. La fille du garde, c'est comme un premier amour, du soleil dans les cheveux comme une vraie fée. Pour retourner les ours, on enfonce une grande règle dans chaque membre pour que la peluche se mette bien -on dit les ours pour les règles des femmes, je n'y peux rien. La Dame du garde est très gentille. Elle fait des piles de crêpes. On met de la confiture de groseilles dessus, on roule et on mange. C'est délicieux. Elle coud toute la journée des enveloppes d'ours. C'est à dire que d'abord, elle les découpe suivant un modèle puis elle les assemble avec la machine à coudre. Elle coud à l'envers, « comme ça les coutures ne se voient pas », ensuite il faut les retourner ... Lorsque le garde rentre, souvent il fait déjà nuit. Une douce chaleur emplit la pièce. Il s'installe à la table de la cuisine et raconte des histoires des bois avec des chiens errants, des voleurs silencieux et parfois des loups. Il boit un verre de vin, « ça fait du bien. Quand tu seras un homme toi aussi ... » Nous sommes dans la chaumière, ce n'est pas un prince charmant qui doit venir mais la fille charmante. Ils sont tous les trois et bavardent. Le feu ronronne, le chat ferme les yeux, le garde s'assoupit légèrement, il est fourbu. Jojo tourne et retourne toutes ces peaux d'ours; la Dame coud. Le garde se réveille, il serre le poing et découvre son biceps. « Tâte ! » et Jojo tâte le muscle qui est très dur. « Plus tard, toi aussi ... » Ainsi est-ce dans la chaumière. Les bois sont loin. On est heureux et tranquille. Il fait chaud, c'est l'hiver ... L'hiver, les pas s'enfoncent dans la neige molle. On est heureux des les entendre craquer. Derrière soi, on peut voir son chemin ... La fille du garde était le premier amour. Lorsque Jojo revoit ses cheveux blonds tout de suite une armoire se met en travers -comme un masque? Les portes en sont ouvertes, une petite fille blonde aide Jojo à sortir. Il est comme malade, elle l'aide. Il tourne ainsi autour de l'armoire comme si allait surgir une scène mais rien d'autre ne vient. Une petite fille ne cesse de supporter un corps d'enfant mou, il semble blessé. Cela se tient derrière le halo blond de la fille du garde qui est debout dans la cour de l'école devant le château. Elle regarde jouer Jojo et une petite fille blonde qui tapent dans un ballon.

A coté de la blonde fille du garde, il y a une autre blonde puis vient une brune qu'on tient par la main en rentrant de l'école.

On recommence de la brune à la blonde.

Ils traversaient la cour main dans la main, intimidés et gênés. Quelques adultes les regardaient et pensaient à l'avenir. « On les mariera ». La brune, de temps en temps, passait sa main dans les cheveux du garçon qui ne s'en défendait pas. Au bout de la cour de la ferme, une poupée traîne parmi les poules. Ses cheveux sont tous sales et cachent son visage. La poupée est faite de toile, ses membres sont déchirés, il lui manque un morceau de bras. Le torse est comme vide. Une épaule est plus haute que l'autre. C'est pas beau à voir ...

Pas beau à voir non plus le visage de Jojo lorsqu'il est le dernier; pas beaux non plus les garçons et les filles qui se moquent. A travers les larmes, tout se déforme et se plisse. On ne différencie plus Jean-Louis de Daniel, ni même de Monique, Monique qui louche et qui voit le monde déformé comme à travers des larmes. Plus tard, il pleuvait. Un silence inquiétant s'était installé dans la grande cuisine. Il n'y avait rien à faire, le soir n'allait peut-être pas tarder. On était à l'intérieur, on s'abritait, on se taisait. Sur les vitres glissaient des gouttes, une à une, elles enflaient des sortes de chemins irréguliers. Dehors, les nuages se tordaient en vibrant, les barrières se déformaient, la route clignotait et tremblait. Jojo s'ennuyait un peu. Il feuilletait un livre, la Grand-mère épluchait des ... des pommes, par exemple. Comme elle voyait très mal, elle tenait les fruits très près de ses yeux. Peut-être lui apparaissaient-ils déformés par ses yeux rouges et ses lunettes grasses. Elle était brune et très petite. Lorsqu'elle était assise, on ne remarquait pas sa courte taille -qu'est-ce que ça peut faire?

L'horloge comptait le temps, toc, toc, toc; le feu parfois se mettait à souffler fortement, le bois de temps en temps craquait violemment. La soupe bouillait doucement. Jojo était assis sur le petit divan rouge, ses jambes ne touchaient pas par terre. Il tenait un livre et contemplait fixement une gravure: une femme allongée sur un lit, les bras écartés, avait la tête sur le plancher. Un seul fil de chair la reliait à l'ensemble du corps qui était drapé d'une longue robe pleine de plis. Ça faisait peur. On regardait le corps et le lit, la tête, les cheveux défaits et le plancher et on ne comprenait pas. « Un simple fil de chair, brrr! » Autour de la gravure, il y avait beaucoup de texte, c'était un crime célèbre ... Alors surgissait des sortes d'armoires non fermées et des pas de crêpe, des grincements et des corps disloqués, beaucoup de choses terribles qui semblaient vouloir nous rentrer dans la tête ...

« Tu vas te faire pourrir les yeux, disait l'Oncle en rentrant, vas donc chercher du bois! » et il fallait y aller. On sort, on monte l'escalier de bois, on remplit la corbeille, on redescend, c'est lourd, on traverse la cour. Jojo s'arrête en plein milieu, dépose la corbeille et se met à courir sous la pluie. Il rentre longtemps après tout mouillé. « T'en a mis du temps ! Regarde le salaud, il est tout trempé. T'es pas fou! » dit l'Oncle et Jojo s'en ramasse une. Il encaisse la gifle en se protégeant d'un bras. « T'es comme la sœur à Jean-Louis ! » On aimerait que ce soit joli mais le monde est injuste. Jojo pleure doucement puis il se calme en regardant la pluie dehors qui

déforme les choses. « Je peux sortir? » Il peut mais il doit rester sous le préau. Sous le préau, il y a une poupée, un jouet un peu comme un ours de peluche, qui semble bouger. Le torse est comme un sac vide, l'ombre du chien passe dessus, le chien renifle et retourne le corps. Dessous, il y a de la merde de poule. « Salaud! » dit Jojo au chien puis il monte sur son dos. « Quelle journée de Merde! » crie-t-il. Il sait bien que si on l'entendait, il s'en ramasserait une. Il laisse le chien lécher sa main. On peut la mettre toute entière dans sa gueule, il ne mord pas. Le chien aimerait rentrer. Il pleut toujours. On entend des ruissellements, ça gargouille, dans les gouttières, ça déborde. Jojo descend de sur le chien, il met ses bras autour de son cou et fixe ses yeux. Dedans, il n'y a rien, c'est vide, ça fait peur, « pas trop ! ». On s'insinue dans quelque chose d'étrange, c'est comme un trou, ça aspire, mais on n'entre pas vraiment. Avec ses deux mains, Jojo essaie maintenant d'empêcher le chien d'ouvrir la gueule. Il serre très fort. Les yeux se plissent, se ferment presque mais à l'intérieur une lueur persiste. Ça fait encore plus peur! Jojo fixe, fixe ce qui est rien et le chien pleure. Jojo sent que la peur le gagne, il continue un peu puis laisse le chien qui, tout content, se met à danser autour de lui en réclamant quelque chose. Jojo lui jette alors des bouts de bois en visant la tête, on ne sait pourquoi -pour lui faire mal? Le chien les évite et les rapporte aux pieds de Jojo qui les relance ... Ensuite, la plupart du temps, c'est pareil. La Grand-mère sort, elle l'appelle. Elle ne s'aperçoit pas qu'il est devant elle et scrute inutilement toute la cour. « Je sais que tu es là » ... La pluie s'était mise à tomber peu de temps après la disparition des écoliers. Jojo était resté un petit moment à se mouiller : « je m'en fous », puis la Grand-mère l'avait obligé à rentrer, « tu vas prendre froid ». En lui frottant les cheveux, elle lui avait demandé pourquoi il était dernier, « toi qui es si fort ! » Il n'avait su quoi dire, « c'est la brune », « quoi? ».

Puis, « le bois, toujours le bois », puis le chien qui réclame. On lui fout un grand coup de pied, on lui jette des morceaux de bois, on monte sur son dos, puis la Grand-mère sort ...